



Kulunas

PIERRE POUCHAIRET

la manufacture de livres

Par le lauréat du
Prix du Quai des Orfèvres
Prix du roman d'espionnage

KULUNAS

PIERRE POUCHAIRET

KULUNAS

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 9782385533595

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Lorsque les coups de feu ont brisé le silence de la nuit, j'étais encore naïvement persuadé qu'ils tiraient en l'air. Je n'avais pas vraiment entendu des cris d'agonie, car les tireurs ne laissaient pas de chance à leurs victimes. Ils ne tiraient pas par rafales, mais au coup par coup. Je me suis rendu compte de mon imminente exécution quand mon proche voisin s'est écroulé sur moi atteint de deux ou trois balles. Je n'avais pas encore fini de me rendre compte de la mort de mon voisin que je me trouvais moi-même plaqué à terre, touché à mon tour à la tête. J'ai dû certainement perdre connaissance car je n'ai pas senti l'impact de la balle qui m'avait transpercé le bras et dont je ne me rendrai compte que plus tard. Lorsque j'ai cru retrouver mes esprits, je me suis posé une question plutôt étrange dans pareille occasion : « Pourquoi ai-je donc changé de position ? Il y a quelques instants j'étais assis, pourquoi donc suis-je dans cette position si ridicule : le nez dans la poussière ? » Il m'avait fallu quelques instants pour comprendre que l'on m'avait tiré dessus et que j'étais encore vivant. »

Témoignage d'un rescapé du Beach de Brazzaville,
mai 1999.

L'enfant

*République Démocratique du Congo (RDC)
Camp de réfugiés Mbanza-Ngungu, à une centaine
de kilomètres au sud de Kinshasa, le 3 mai 1999..*

Aujourd'hui, c'est le grand jour, papa et maman ont l'air ravis, l'humeur est à la liesse. Nous allons enfin retourner chez nous, à Brazzaville, la capitale de l'autre Congo, le mien, ou plus exactement celui de mes parents, car, pour vous dire la vérité, en ce qui me concerne, je n'en connais rien de ce pays que j'ai quitté alors que je n'avais pas encore trois ans. On avait un appartement à Brazzaville et aussi une maison en province, avec une jolie parcelle sur laquelle on faisait pousser des fruits, du manioc, des légumes. J'ai hâte de revoir tout ça. Papa et maman comptent bien retrouver du travail, on leur a dit que ce serait possible. Ils ont bon espoir et moi, je suis content puisqu'ils le sont.

Ici, on vient tous, ou presque, des quartiers du centre de Brazzaville, d'autres sont des provinciaux du Pool et de la ville de Kinkala, son chef-lieu. Kinkala, c'est là où mes parents ont leur terrain, j'en ai bien de vagues souvenirs, à moins qu'il s'agisse des histoires qu'on m'a racontées et que j'ai fini par mémoriser et intégrer comme si je les avais vécues moi-même.

Mes deux parents travaillaient à Brazzaville. Papa était prof de math et maman a été institutrice avant d'être employée comme secrétaire dans une entreprise française, chez TOTAL. Avoir une famille comme ça, ça force à savoir lire, écrire et compter avant tout le monde.

Il a toujours fallu que je sois le meilleur, sinon... Bon, en fait, sinon rien. Ils m'ont parfois promis la chicotte, mais je suis plutôt un gosse sage, ils n'ont jamais dû mettre à exécution leurs menaces.*

Il serait temps que je vous explique ce que nous faisons dans ce camp et pourquoi nous y sommes. Mon pays, le Congo, qu'on appelle souvent Congo-Brazzaville, pour bien le distinguer de son voisin la RDC (dont nous sommes séparés par le grand fleuve Congo), a été la proie d'une guerre civile. Même si les violences ont débuté dès 1993, on parle surtout de juin à octobre 1997, une période durant laquelle on a dénombré plus de 500 000 victimes, soit 10 % de la population.

Durant ces quatre mois, les combats ont fait rage, c'est un vrai conflit qui a opposé le président Pascal Lissouba, soutenu par les milices Ninjas aux mains de son allié Bernard Kolelas, à leur rival : Denis Sassou-Nguesso un ex-chef d'État à la tête des Cobras¹.

Sassou-Nguesso a fini par s'imposer et s'autoproclamer président d'un gouvernement de transition. Mes parents n'ont jamais parlé de politique, je ne sais pas s'ils étaient pour l'un ou pour l'autre, je crois qu'ils avaient surtout envie que la guerre se termine et que le calme revienne. Chassés par les affrontements, ils ont abandonné l'appartement qu'on avait dans le quartier de Poto-Poto, à Brazzaville, pour fuir en RDC et c'est là qu'on a atterri dans un camp de réfugiés dirigé par l'UNHCR.

À mon âge, même si j'ai bien ressenti les inquiétudes de mon père et de ma mère, il n'a pas été très difficile de s'adapter. Du moment qu'on a un ballon et des copains, ça suffit pour s'occuper. Par contre côté famille, je les ai vus passer leur temps à écouter la radio en espérant que les combats se terminent vite et qu'ils puissent rentrer.

1. Milice politique de la République du Congo fondée en novembre 1993 par le Parti congolais du travail. (Note de l'éditeur)

Il faut dire qu'il y a une drôle d'ambiance dans le camp, parce qu'il y a des gens très différents. Je vous ai parlé de mes parents. Des foyers qui nous ressemblent, il y en a plein. Les couples avec des enfants, eux n'ont eu qu'un but : fuir le conflit et rester en vie. Mais, à côté de ça, il y a d'anciens guerriers qui ont fait, ou font partie des « Ninjas », la milice qui s'est opposée à Sassou-Nguesso, le nouveau président. Ils sont jeunes, souvent balaises, ou inversement très maigres. Il paraît que ces derniers prennent des drogues. Des lunettes de soleil, des T-shirts qui ne cachent rien de leurs muscles, ils n'ont pas d'arme à feu, mais ils aiment bien se promener avec des machettes. Mes parents en ont peur. On m'a interdit d'aller jouer près de l'endroit où ils se regroupent pour discuter entre eux. Ceux-là, s'ils sont en RDC, c'est surtout pour se soustraire à la vengeance des vainqueurs. Certains sont prêts à retourner au pays, pas dans l'idée d'aller planter du manioc, mais pour reconquérir le pouvoir qui leur a échappé. Ils ont combattu jusqu'au dernier moment, alors que tout était perdu et que leurs chefs avaient déjà jeté l'éponge. Un baroud d'honneur durant lequel ils ont repris pendant quelques jours les combats contre la nouvelle armée régulière, ils n'ont pas eu le dessus et n'ont trouvé leur salut que dans la fuite en RDC. Certains ont une famille, le retour les inquiète, alors qu'ils peuvent avoir confiance. Le Président s'est engagé en faveur d'un pardon national et tout ce voyage est encadré par les Nations unies. Il n'y a donc aucune raison qu'ils soient trahis et que ça se passe mal. On promet même à certains de les intégrer dans les troupes officielles. Ceux-là sont super contents, ils se demandent quel grade ils auront, ils ne rêvent que de ça, porter une arme, avoir un uniforme et un salaire.

Mes parents ont été plusieurs fois tentés de revenir chez nous, je les ai entendus parler de faire les bagages et de regagner Brazzaville. Ma mère pense pouvoir retrouver un emploi avec les Français, mon père aussi a bon espoir. Maman lui dit qu'il aura du travail, qu'il ne faut pas qu'il s'inquiète, elle a déjà prévu ça avec son ancien patron, il est d'accord. On partira peut-être à Pointe-Noire, c'est au bord de la mer, il paraît qu'il

y a de très jolies plages et que je pourrai nager. L'océan, je ne l'ai encore jamais vu en vrai. Plus grand que le fleuve Congo... ça doit être vraiment grand, je ne peux même pas imaginer comment c'est possible.

Je m'égare, je dois commencer à vous ennuyer. Revenons donc à l'évènement du jour. Un des membres de l'UNHCR est passé nous dire qu'on allait s'en aller, il était accompagné d'un émissaire du nouveau gouvernement qui a discuté avec les gens pour les rassurer.

Après dix-huit mois passés dans ce camp, ça y est, on rentre au pays. Le monsieur avait une longue liste avec plein de noms, tout est bien organisé, famille par famille, personne ne va se perdre et demain nous serons à Brazzaville, tous ensemble. Après on verra.

C'est ainsi qu'avec quelques affaires, je me retrouve assis à côté de ma mère et de mon père, et aussi de grand-père, le père de papa, qui est avec nous en RDC. Un voyage en train, tout le monde a ses papiers et les documents qui nous ont été transmis par l'UNHCR. Les Nations unies se sont occupées de tout. C'est ce qui a fini par décider mes parents. Ce n'était pas vraiment un choix qui nous était proposé, mais sans les garanties de l'Organisation internationale, je pense qu'ils auraient refusé de rentrer au pays. Là, ils savent qu'ils peuvent avoir confiance, l'organisation des Nations unies, c'est du sérieux, elle existe pour aider les gens comme nous. C'est d'ailleurs le cas, comme le prouvent les conditions de notre voyage. Il y a un arrêt à quelques kilomètres de Kinshasa, c'est préférable, on n'aime pas cette ville. Kin', pour dire Kinshasa; lorsqu'on vient de Brazzaville, c'est un peu l'enfer. Il faut savoir qu'il y a dans cette mégalopole plus d'habitants que dans tout notre Congo à nous. Et les gens ne sont pas gentils. La violence est partout. Du racket, des bandes de voyous, il y a les Kulunas, des gamins qui se comportent comme des enfants soldats, ils écumant les rues, machette à la main, quand ils n'ont pas une arme à feu, il vaut mieux ne pas croiser leur route. Si vous avez quelques

sous, ils vous volent et si vous n'avez rien à leur donner, ils vous frappent ou vous mutilent, si vous êtes chanceux; si vous l'êtes moins, ils vous tuent. Et, bien sûr, les réfugiés que nous sommes sont leurs premières victimes. Nous n'avons pas grand-chose, mais le peu que nous avons, comme nous n'avons pas de maison, est toujours avec nous et ça, ils l'ont bien compris. Ces voyous ont plein d'amis chez les Ninjas. Le langage de la violence les unit.

Pour notre dernière nuit en RDC, on dort sur des lits improvisés, des couchés de militaires. On nous a distribué quelques provisions et les membres de l'UNHCR sont encore venus nous préciser comment tout allait se passer. C'était sérieux.

Moi, j'ai un peu l'impression que c'est comme d'être à l'école, il ne faut rien rater. Papa et maman sont restés concentrés, grand-père attentif. Pas question de les embêter à ce moment-là. Durant tout le temps que ça a duré, je suis resté aussi silencieux que le chasseur en embuscade.

Le soir, le sommeil vient mal. Pour mes parents, il y a l'excitation de revoir notre pays, d'y retrouver des amis, la maison dans le Pool, l'appartement à Brazzaville. Mais il y a aussi beaucoup d'inquiétudes. Des quartiers ont été entièrement détruits ou pillés, les gens ne savent pas ce qui les attend, ou ils le savent trop bien. Les quelques affaires qu'ils ont dans leurs sacs sont tout ce qu'ils ont et ils ne trouveront rien de plus là-bas.*

Le jour se lève à peine quand on nous réveille pour reprendre le train vers Kin'. On nous escorte jusqu'à la gare et c'est toujours encadrés que nous partons en bus ou à pied vers le port. Nous sommes plus d'un millier, il y a plusieurs bateaux, avec des listes et un appel. Cette organisation renforce la confiance de papa et maman. Je surprends des sourires, ils s'embrassent même, ma mère me tient la main. Grand-père aussi est heureux. Il y a eu une période durant laquelle il a bien cru qu'il ne reverrait jamais sa maison, maintenant il se demande surtout comment elle sera.

Et voilà, nous sommes sur le bateau. Brazzaville est à un jet de pierre et pourtant c'est l'inconnu, tous les visages sont braqués vers l'autre rive, le quartier là où il y a le port. Il n'y a plus de rires, quelques larmes coulent, les estomacs sont serrés. Il y a un ciel bleu magnifique, pas un seul nuage, les rayons du soleil se reflètent dans le fleuve, presque deux ans que je ne l'avais pas vu ce fleuve, il me paraît encore plus large que dans les quelques souvenirs que j'en avais. Je repense à ce que m'ont dit mes parents quand ils parlent de l'océan et de Pointe-Noire, plus grand que le fleuve Congo, une rive qu'on n'arrive pas à apercevoir, je me demande bien comment cela est possible.

Nous sommes le premier retour. C'est comme on nous a dit: les autorités de Brazzaville ont tout préparé avec les Nations unies. Le rapatriement des réfugiés est un peu la dernière touche à cette réconciliation promise par le Président. Les drapeaux jaune, vert et rouge du Congo se mélangent à ceux des organisations internationales, des tentes, une antenne médicale, des ministres sont là. Des mundeles, c'est-à-dire des Blancs, se mélangent à la foule. Le bateau siffle, on accroche les amarres, la passerelle est baissée. Il y a plein d'uniformes, des policiers, des militaires, les officiers sont vêtus comme à la parade. Ils entourent des gens sérieux en costume, ils doivent être importants. Je repère tout de même un commandant qui n'arrête pas de s'activer et de donner des ordres aux hommes qui sont autour de lui. J'imagine que c'est un de ceux qui ont la responsabilité de toute la cérémonie. Quel travail! Ça ne doit pas être facile de recevoir autant de monde!

On a même droit à un petit discours d'accueil pour nous souhaiter la bienvenue. Fini les angoisses, encore quelques formalités administratives et toute la famille va se retrouver ensemble sur la terre de nos aïeux. Ma mère a un merveilleux sourire, elle se blottit dans les bras de mon père. Je les trouve très beaux, tous les enfants voient leurs parents beaux, mais moi je sais que c'est vrai, ils le sont.

– On aura une vie agréable. Dans quelques mois on aura tout oublié.

Elle prend la main de grand-père pour l'aider, et moi je m'accroche à celle de papa. Je lève la tête vers lui. Il est heureux et j'aime ça.

Des gens en blanc s'approchent de nous avec les listes de noms. Ils sourient et envoient des regards bienveillants.

– Il va falloir vous séparer, le temps qu'on pratique des examens médicaux, vous vous retrouverez ensuite à la sortie.

Papa me lâche et me confie à maman. On se fait un petit salut de la main. J'ai hâte qu'on soit ensemble et j'ai un peu peur aussi, j'ai entendu dire qu'on allait nous faire des vaccins, je n'aime pas les piqûres.

Brazzaville, aujourd'hui...

La nuit était tombée depuis bien longtemps lorsque le général Pierre-Olivier Moutabala, député de la région d'Oyo, regagna sa résidence, avenue de l'Amitié, sur les hauteurs de la capitale du Congo. Le sourire qu'il arborait était le résultat d'une excellente soirée passée entre collègues et proches réunis à l'initiative de l'attaché militaire allemand. Comme à l'habitude, cette rencontre entre professionnels en activité et anciens, avait été l'occasion d'une belle beuverie; mais que des alcools de qualité. Il y a longtemps que l'officier ne touchait plus au Label 5.

Calé sur le siège arrière du 4x4, l'écu était en train de fumer un Cohiba Siglo VI lorsqu'ils arrivèrent devant son imposante villa. Un garde apparut et le portail s'ouvrit pour lui laisser le passage.

À sa descente du véhicule, un éclair cisaila le ciel en même temps que le tonnerre se mit à gronder. Chaleur lourde, presque oppressante, il se demanda si ça finirait en orage ou si, comme souvent, la pluie les épargnerait.

La main sur la portière, le conducteur attendit d'éventuelles instructions de la part de son chef.

– Tu peux rentrer chez toi, reviens pour huit heures, j'ai des rendez-vous.

Le soldat qui servait de chauffeur savait d'expérience que les rendez-vous en question n'étaient que bien plus tard dans la matinée et qu'ils arriveraient en retard. L'officier supérieur

avait beau avoir au poignet une montre Rolex à quinze millions de francs CFA, soit environ une dizaine d'années de salaire d'un professeur, la précision suisse ne se reflétait pas dans ses horaires. L'employé salua avec le plus grand respect le parlementaire et alla garer la voiture avant de quitter la résidence.

Le général allait rentrer chez lui quand il lui prit l'idée de faire le tour de sa maison pour aller s'installer sur un transat en face de sa piscine, un bassin en forme de haricot dans lequel il avait fort peu l'habitude d'entrer. Il la regardait tout de même avec toujours le même émoi, elle lui évoquait bon nombre de souvenirs d'une époque révolue, durant laquelle elle était le centre de très belles fêtes. Chaque fois qu'il s'asseyait à cette place, il revoyait de très jolies femmes en train de nager... et bien plus. Il eut une pensée pour SAS, le héros des romans de Gérard de Villiers, un auteur français qu'il lui était arrivé de croiser et dont les histoires avaient égayé sa vie, tant certaines étaient proches de son parcours. Il tira sur son cigare, souffla une belle volute, et se dit qu'un bon alcool irait tout à fait avec son havane. Il le posa sur le rebord d'une table, se leva, s'arrêta un instant pour humer l'air chaud et lourd de la nuit, et se dirigea vers la baie vitrée du salon. Surprise! La porte coulissante n'était pas tirée. Habituellement, même s'il ne la verrouillait pas, il la laissait fermée pour utiliser la climatisation. Cette imbécile de bonniche n'écoutait jamais les consignes qu'il lui donnait. On voyait bien que sa femme n'était pas là pour la tenir.

Il eut un moment de trouble, un réflexe du temps où il était à la tête des services de renseignement lui commanda la prudence. Il balaya son environnement du regard et sourit pour lui-même.

Tu deviens vieux, tu ne vas pas avoir peur parce que tu es tout seul à la maison. Il jugea que c'était d'autant plus ridicule que ce n'était pas le cas, puisque trois gardes se relayaient pour surveiller les lieux. Rien ne semblait anormal, en dehors de cette putain... de porte entrebâillée. Il eut un geste hérité du passé,

sa main droite s'en alla récupérer son arme... qu'il ne portait plus depuis des années. Les temps avaient changé, il n'était plus le chef redouté de la sécurité intérieure, celui chez qui il valait mieux ne pas s'arrêter, celui qu'on haïssait... Il hésita à appeler ses gardes. Pour leur dire quoi ? qu'il craignait de rentrer dans sa propre maison, qu'il était devenu un vieillard sénile qui avait peur de son ombre ? Impossible.

Il passa une main dans l'ouverture et poussa d'un coup la porte, elle grinça sur les rails, il écarta le rideau en toile fine et se dirigea dans l'obscurité au sein d'un espace qu'il connaissait parfaitement. Nouvel étonnement qui le fit s'immobiliser au milieu de la pièce. Il laissait toujours une lumière allumée sur une étagère basse et ce soir elle était éteinte. Était-il possible qu'il l'ait oubliée en sortant ? Il eut l'impression d'entendre un bruit, un glissement, un mouvement... Quelque chose d'anormal. Cette fois son cœur monta dans les tours.

– Il y a quelqu'un ?

Seul le silence lui répondit. Bien qu'il eût le sentiment que son cœur s'emballait dans sa poitrine, il se refusa d'admettre que la peur l'envahissait et persista à ne pas faire appel à sa sécurité.

Le député fit un pas en direction d'un interrupteur mural. Son doigt commençait à effleurer le plastique, lorsqu'il sentit qu'on le tirait en arrière et que sa tête disparut dans un sac hermétique. Impossible de crier, la crainte de l'asphyxie arriva très vite. Il eut juste le temps de comprendre qu'il avait affaire à plusieurs agresseurs, avant de se retrouver pieds et mains entravés... mais pas mort... la pression sur la poche fut relâchée *in extremis*, de manière qu'il reprenne son souffle. Bien qu'il ne vît pas ses agresseurs, il beugla :

– Vous savez qui je suis ? Vous allez tous crever, vous m'entendez ? Tous crever !

Le lien du sac se resserra. Il essaya de bouger bras et jambes, en vain. Pendant un instant l'air n'arriva plus à ses poumons. Il haleta, son ton changea, fini le semblant de courage.

– Qu'est-ce que vous voulez ? Qui êtes-vous ?

Un rire cruel répondit, un rire jeune qui lui glaça les veines.

– T’as de l’argent ? Il est où ?

Il se demandait combien ils étaient et comment il devait jouer pour s’en sortir. Il fallait qu’il lâche quelque chose. Du cash, il en avait beaucoup, mais ils ne le savaient pas. Il balbutia.

– Prenez mon portefeuille, j’ai cent mille CFA, ils sont à vous.

Il y eut des rires en même temps qu’il sentit qu’on lui libérait les mains, le temps de lui retirer sa montre.

– Va falloir faire mieux, on a déjà trouvé ton coffre, il nous manque juste le code. Soit tu nous le donnes, soit t’es bon pour le cimetière.

– Allez-vous faire...

Le sac se resserra. Panique. Chaque fois, c’était un peu plus long. À son âge, il ne tiendrait pas, le cœur finirait par lâcher. Il fut pris par une crise de larmes. Non, il ne voulait pas mourir.

– Le code ! répéta la voix.

Cette fois, il n’eut pas le courage de résister. *Des Bébés noirs, des Kulunas...* ces voyous venus de RDC, qui faisaient régner la terreur à la nuit tombée dans certains quartiers de Brazzaville ou de Pointe-Noire. Tout le monde les connaissait et craignait leur cruauté. Même s’ils étaient des va-nu-pieds, des gosses des rues que les forces de police, comme les habitants des quartiers, combattaient avec fermeté, ils semaient l’effroi en s’introduisant dans les maisons pour voler, violer, tuer. Jamais il n’aurait imaginé... qu’il puisse en être victime... qu’ils osent s’en prendre à lui.

– Alors, papy, on fait moins le malin, ricana l’un des assaillants.

– Il faut que je le déverrouille moi-même.

Le silence se fit. Ils n’étaient pas dupes, ça cachait une entourloupe et, en même temps, ils savaient qu’ouvrir un coffre, lorsqu’on n’a pas l’habitude, n’était pas une chose facile. Il ne les vit pas, mais il se douta que ses agresseurs devaient être en train de peser le pour et le contre de sa proposition. La difficulté étant qu’ils allaient devoir lui libérer les mains, mais aussi lui laisser voir son environnement. Deux jeunes se chargèrent de lui après s’être dissimulé le visage avec un foulard.

– Vous faites une connerie, vous feriez mieux de partir quand il en est encore temps.

Demain, toute la police de Brazzaville sera à vos trousses.

Il reprenait ses esprits en tentant de dominer sa peur. Il était impératif qu'il garde son calme et réfléchisse. Il constata qu'ils avaient effectivement trouvé le coffre caché dans la bibliothèque de son bureau. L'accès était libre, il ne restait plus qu'à l'ouvrir.

– Vas-y, lança un des hommes, après avoir coupé le lien qui lui retenait les mains.

Moutabala l'évalua d'un coup d'œil. Jeune, T-shirt sale, short... et surtout... une machette à l'acier luisant sous la lumière.

– Dépêche-toi, intima le voyou.

Le général sentait la sueur perler sur son front, couler le long de son dos. Tout en tournant les molettes d'un mouvement peu assuré, il chercha une issue en visualisant les actes rapides et précis à effectuer pour se sortir de ce bourbier. Il avait déjà tué par le passé et été maintes fois blessé, il était un autre homme à cette époque. Plus proche de ses agresseurs d'aujourd'hui que de ce qu'il était devenu.

Le clic libérant la porte le fit presque sursauter.

Il s'imagina ouvrir d'un geste vif, attraper le Beretta posé à l'intérieur, le pistolet était armé, prêt à l'emploi, il n'aurait plus qu'à faire feu.

Il n'eut pas le temps que déjà un ravisseur le prit par le col et lui repassa la tête dans le sac plastique.

– Tu ne croyais tout de même pas nous avoir ?!

Pour le reste, il entendit que tout le monde devait être de retour. Il y eut des rires de bonheur. Ils devaient être en train de se partager les cent mille dollars et presque le double d'euros qu'il y avait à l'intérieur, sans parler de l'or et des bijoux. Cette nuit allait lui coûter cher.

– Maintenant, prenez tout et disparaissez !

Une soirée onéreuse, pensa le général, mais, au moins, il

était toujours en vie. Des propriétés en France et à l'étranger, des placements juteux dans des banques lointaines, il s'en remettrait. Quant à ses agresseurs, il se promit de durer assez longtemps pour les abattre jusqu'au dernier. Ils le supplieraient de les achever quand ils ne supporteraient plus la douleur qu'il leur infligerait. Il allait reprendre du service pour l'occasion.

Leur besoin accompli, les assaillants disparurent en emportant leur butin. Le silence revint autour de lui. Ces enfoirés étaient partis en le laissant attaché sur une chaise, il n'avait plus qu'à attendre le matin que la femme de ménage arrive. Il tiendrait le coup.

C'est tout au moins ce qu'il pensait, avant qu'une nouvelle voix se fasse entendre. Celle-là était d'un calme et d'une détermination qui le glacèrent. Rien de commun avec les jeunes sous emprise de drogue ou d'alcool.

– Si vous le voulez bien, mon général, nous allons passer à plus sérieux que ces gamineries. Moi aussi j'ai des questions à vous poser.

Cette voix lui était familière, mais son esprit n'arrivait pas à mettre un nom dessus. Ce fut chose faite lorsque le nouveau venu lui retira le sac qui l'empêchait de voir. Pendant un dixième de seconde, par réflexe, il faillit lui faire un sourire machinal, comme il le faisait habituellement quand ils se croisaient. Cette impression s'évanouit dans l'instant et il comprit que s'il avait survécu aux Bébés noirs, ce ne serait pas le cas maintenant. Il était impossible qu'il le libère. Dans un sursaut de lucidité, le général eut une pensée pour sa femme. L'aube se lèverait bientôt sur la capitale congolaise, apportant la découverte du corps d'un des plus fidèles serviteurs du pouvoir. L'enquête secouerait les plus hautes sphères. Mais pour l'heure, Pierre-Olivier Moutabala allait connaître des moments pénibles.

À vingt ans, Marie-Louise était plutôt contente de sa vie, il est vrai qu'elle était dotée d'une humeur joyeuse et optimiste. 1,75 m, mince, un regard vif, une perruque aux cheveux longs frisés, avec sa robe en wax rouge et jaune, elle illuminait une matinée qui aurait pu s'annoncer radieuse. En dehors d'être jolie, elle était une fille intelligente qui, dans d'autres circonstances, aurait pu faire de belles études. Elle avait un bac mathématiques et s'intéressait aussi bien à la technologie qu'à la littérature. Malgré toutes ses compétences, sans moyens financiers – comme l'immense majorité des jeunes du pays –, elle n'avait pu poursuivre un cursus universitaire. Il y avait bien une faculté, avec de superbes bâtiments. Il ne manquait que des professeurs. Faute de salaire, ils étaient absents ou en grève. Pour étudier, les privilégiés partaient au Sénégal, en Afrique du Sud, en France ou dans des États européens pour tenter leur chance. Elle n'en avait pas eu la possibilité, alors elle était déjà heureuse d'avoir trouvé un emploi chez un général. Son patron était une sommité, il savait se montrer généreux, elle pouvait rapporter à manger pour sa famille, presque autant qu'elle le voulait. Une seule obligation, celle d'être honnête. Elle l'était. Et c'était mieux. Se faire prendre en train de voler, non seulement c'était la prison, mais cela pouvait transformer la vie en un enfer.

Lorsqu'elle se présenta à la résidence, elle tomba sur les deux gardes qui assuraient la surveillance extérieure donnant sur l'avenue de la Liberté. Ils échangèrent un petit sourire et quelques mots avant qu'on lui ouvre le passage. À l'intérieur,

deux autres militaires écoutaient de la musique en baratinant dans une guérite. Elle eut droit à un accueil similaire et s'en alla vers la porte de service réservée aux domestiques. Ils étaient plusieurs à s'occuper du général, mais, quand madame n'était pas là, le personnel était plus restreint. Marie-Louise était du matin, une cuisinière arrivait à partir de dix heures trente, puis une nouvelle employée pour l'après-midi et la soirée. Elle posa ses affaires et prit le couloir qui donnait accès à la cuisine. Pas de bruit. C'était surprenant, habituellement l'officier supérieur aimait écouter les informations françaises. Elle prépara tout de même le petit déjeuner, puis se rendit dans la salle à manger pour mettre la table. C'est à ce moment qu'elle hurla comme jamais elle ne l'avait fait durant sa jeune vie.

* * *

L'heure qui suivit vit arriver au domicile du général Pierre-Olivier Moutabala un déferlement d'officiels avec des véhicules militaires et policiers. Les premières mesures prises furent la fermeture de la rue de la Liberté et l'arrestation de la femme de ménage, ainsi que de tous les soldats en fonction au cours de la nuit.

Le colonel Christel N'Djeno fut averti en priorité et également l'un des premiers à se présenter à la villa de la victime. Il connaissait bien le défunt pour avoir travaillé et festoyé avec lui. Le chef de la police judiciaire de Brazzaville était un bon vivant, comme en témoignaient sa silhouette corpulente et les boutons de sa chemise d'uniforme. Il fallait pourtant se méfier. Bien cachée sous l'embonpoint, se trouvait une belle musculature capable d'assommer un bœuf d'un seul coup de poing, ce qu'il faisait de temps en temps pour amuser les invités qu'il recevait dans sa ferme du nord, à Ouesso. Les gardés à vue sur lesquels il s'entraînait en semaine riaient moins. Tout ça, c'était dans son jeune temps, aujourd'hui il avait un peu délaissé tout cet aspect ludique de sa profession pour se charger de la gestion de son service. Il jeta un regard

de spécialiste sur la scène de crime. Un sacré bordel ! Tout avait été fouillé et mis à sac.

– Comment ils ont pu entrer et partir sans que les gardes ne s’en aperçoivent ? demanda le colonel, autant qu’il le pensa.

Un subalterne avait la réponse.

– Il y a une porte au fond du jardin qui donne sur une route parallèle. Habituellement, elle est fermée et verrouillée, personne ne l’utilise. À tel point qu’elle ne fait même pas l’objet d’une surveillance. D’autant que l’accès côté rue est plus ou moins caché par de hautes herbes et des ronces.

Ça voulait dire que les agresseurs connaissaient ce passage. Pour les enquêteurs, il en découlait l’évidence d’une complicité intérieure. Si c’était le cas, le colonel Christel N’Djeno était relativement confiant sur l’issue, les bonnes vieilles méthodes d’interrogatoire, celles que réprouvaient les donneurs de leçons envoyés à grands frais par les instances européennes, produisaient d’excellents résultats. Nul doute qu’il en serait ainsi. Le chef s’adressa à l’un de ses officiers.

– Tu me prends tout le personnel interpellé, tu identifies tous les autres, même ceux qui pourraient être malades, en retraite, en vacances et tu les fais arrêter.

Le bazar dans la maison tenait du saccage autant que du pillage. Le coffre étant ouvert, le colonel imagina que la victime avait été torturée jusqu’à ce qu’elle en donne les codes. Connaissant bien le général Pierre-Olivier Moutabala, les tueurs avaient dû repartir avec un sacré magot.

Ce qui le surprenait était le fait que des documents aient été consultés, ce n’était pas dans l’habitude des voleurs auxquels il faisait face. Son instinct de flic lui disait qu’il y avait autre chose que de la simple criminalité derrière cette affaire. Il allait peut-être devoir faire un peu plus que sortir la boîte à gifle du placard et pour ça, il devait faire appel à des spécialistes. Il en connaissait un. Portable à la main, il s’en alla dans le jardin. La pelouse, la piscine, la vue sur Brazzaville... Le général avait tout de même bien profité de la vie. Christel N’Djeno tira une chaise et s’installa, tout en remarquant un

cigare entamé posé sur un bout de table, certainement le dernier de la victime, à moins qu'un de ses agresseurs ait eu l'audace de fumer pendant que ses compagnons massacraient Moutabala. L'officier fit défiler les numéros de son répertoire jusqu'à s'arrêter sur celui qui l'intéressait. Il lança un appel.

La réponse fut presque immédiate.

– Comment ça va, colonel ?

– Mal ! Je vais avoir besoin de toi et de tes compétences. Tu nous as fait une démonstration de relevé d'empreintes et de traces ADN, tu crois que tu pourrais faire ça pour moi sur une scène de crime ?

Son interlocuteur réfléchit et prit la parole.

– Pour les paluches, aucun problème, je peux aussi effectuer les comparaisons si nécessaire, en revanche pour l'ADN, sans laboratoire... impossible.

– Ça coûte de l'argent, c'est ce que tu veux me dire ? Pas de problème, on payera.

– Il n'y a pas que ça, répondit le correspondant, n'espérez pas de miracle si vous n'avez pas un suspect.

Le chef de la PJ balaya tous ces problèmes.

– Viens, tu vas m'être d'un grand service, tu te chargeras des constatations. Sur cette scène de crime, il faut que tout soit parfait.

Le colonel n'eut pas besoin de donner beaucoup d'explications pour que son interlocuteur comprenne le sérieux de la demande.

– OK, j'arrive.

Moins de vingt minutes plus tard un véhicule à plaques diplomatiques de l'ambassade de France se présentait. À son bord, un homme d'une trentaine d'années, le capitaine Ethan Prigent, attaché de sécurité intérieure adjoint, c'est-à-dire le représentant en second du ministère de l'Intérieur français au Congo. Même si certains le connaissaient, les flics en uniforme furent surpris de le voir, il n'était pas dans ses attributions de s'occuper d'une affaire criminelle, ils hésitèrent sur la conduite à tenir jusqu'à ce qu'apparaisse N'Djeno.

– Laissez-le passer !

Les deux hommes s'étreignirent chaleureusement. Le Congolais aimait bien ce Français pour plusieurs raisons. D'abord, comme en témoignait la couleur de sa peau, même s'il était français, Ethan Prigent était un Noir, né d'une mère congolaise et d'un père français. Il avait fait toutes ses études en France, réussi le concours de gardien de la paix puis, presque dans la foulée, celui d'officier et travaillait depuis un peu plus d'un an à Brazzaville.

Le colonel invita le Français à le suivre. En débarquant sur la scène de crime, Prigent eut un bref mouvement de recul, on a beau s'attendre à certains spectacles, y être confronté surprend toujours. C'est d'autant plus éprouvant lorsque la victime est quelqu'un que l'on fréquentait, presque un ami.

– Bienvenue dans la vraie jungle, grommela N'Djeno, c'est plus Cannes-Écluse ou Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, fit-il, en référence aux écoles de police en France, des établissements que les étrangers connaissaient pour y aller de temps en temps en stage.

Les yeux collés au cadavre, Ethan approuva, tout en restant silencieux. Il lui était difficile de cacher son dégoût face au supplicé attaché sur sa chaise. Une belle piqûre de rappel pour lui confirmer que policier n'était pas un métier comme un autre. Livide, il bredouilla :

– Qui a pu faire une chose pareille ? Je sais que par sa fonction les ennemis devaient être légion, mais pour s'en prendre à lui... et de cette manière, il faut être dingue.

Le jeune flic se retourna pour jeter un œil vers l'extérieur. De multiples empreintes de pas marquaient le sol.

– Ils étaient nombreux.

N'Djeno hocha la tête.

– Il a été attaqué par des Bébés noirs. Ils sont coutumiers de ce genre d'agression.

Le colonel faisait référence à des groupes de gamins, parfois encadrés par des adultes, qui avaient pour habitude de s'en prendre aux gens, fortunés ou pas, dans la rue le soir ou de

s'introduire dans les maisons. Cette criminalité, issue de RDC, faisait tache d'huile depuis déjà quelque temps et avait traversé le fleuve pour se développer de Brazzaville à Pointe-Noire.

Prigent acquiesça. Comme tout le monde, il avait entendu que de jeunes voyous avaient cambriolé récemment la villa d'une des membres de la famille du président. Depuis, la police s'agitait pour rechercher les coupables. Nul doute qu'ils passeraient un mauvais moment le jour où ils seraient identifiés. Ce qu'il ne savait pas, et que N'Djeno lui indiqua sous le sceau du secret, c'est qu'il ne s'agissait pas d'un cas unique. Durant les derniers mois, au moins quatre victimes avaient été recensées, toutes parmi des membres influents de l'administration ou de la haute société congolaise.

– Tu penses bien qu'on me met la pression pour que ces affaires sortent. Avec tes trucs on pourra déjà savoir si ce sont les mêmes auteurs. Ce sera une bonne orientation.

Vu de cette manière, le colonel avait raison. Encore fallait-il qu'il puisse se rendre sur les précédentes scènes de crime et qu'elles n'aient pas été polluées par de multiples visiteurs.

N'Djeno approuva, tout en lui indiquant que si par malheur un autre meurtre se produisait, il ferait à nouveau appel à lui.

Ethan Prigent sortit son kit d'analyse et commença à effectuer des prélèvements en vue d'une recherche ADN, il continuerait par des relevés d'empreintes. Il s'affairait lorsque son talkie-walkie grésilla.

– Colonel! On a un problème. Des hommes affirment être de la sécurité présidentielle.

Ils exigent d'entrer sur la scène de crime.

Le visage de N'Djeno se rembrunit, il regarda le Français.

– Je m'y attendais un peu, mais ils n'ont pas traîné. Cette nouvelle affaire va me mettre sous pression.

Le chef de la PJ abandonna Prigent et força le pas vers l'extérieur.

À son retour, il était en compagnie de deux hommes. Le premier: un bon sexagénaire en civil, belle stature, cheveux

gris, vêtu d'un costume d'une excellente facture, chemise blanche, cravate Versace; il ne pouvait être qu'une personne haut placée. Le second était en uniforme, il avait la quarantaine, mince, d'allure sportive, cheveux ras, visage carré, des traits durs, presque inquiétants; une impression accentuée par la peau grêlée de son visage et la longue balafre qui marquait l'une de ses joues. Même si son visage pouvait faire penser à Seal, le chanteur de soul américain, ce lieutenant-colonel de la Centrale d'Intelligence et de Documentation (CID), la nouvelle appellation de la DST, ne s'était pas déplacé pour jouer de la romance. Les arrivants jetèrent un court regard vers le cadavre, puis se focalisèrent sur Ethan Prigent. Pas besoin d'être fin psychologue pour comprendre que la présence d'un étranger ne leur plaisait pas, ils n'eurent aucun mot pour lui et s'adressèrent à N'Djeno en lingala, une des langues locales les plus usitées, avant de finir enfin par parler en français à l'intention d'Ethan. Ce fut l'homme en costume qui s'en chargea, sans se présenter pour autant.

– Qu'est-ce que vous allez faire de vos prélèvements ?

Le Français hésita à rembarquer son interlocuteur, il se dit que ce n'était peut-être pas la bonne solution, ça pouvait être préjudiciable pour N'Djeno.

– J'imagine que le colonel vous a dit qui j'étais ? Je suis ici à sa demande pour apporter mon aide et mon expertise en matière de scène de crime, et ce, d'autant que le général Pierre-Olivier Moutabala était un de mes amis et que je l'appréciais. Comme je l'ai mentionné, pour ce qui est de l'ADN il faudra pouvoir le comparer avec celui d'éventuels suspects, ça prend du temps. J'ai proposé de m'en charger.

« Complet » fit un mouvement de tête et une moue qui n'avaient rien d'une approbation.

– Bien, lança-t-il, continuez alors, mais pour ce qui est des constatations, nous nous en occuperons avec le colonel.

Prigent comprit que ce qu'on lui demandait surtout était de quitter les lieux, la présence d'un étranger n'était pas appréciée. Il n'en prit pas ombrage il était après tout normal que les

Congolais n'aient pas envie de mettre en avant leur manque de moyens et leur inexpérience en matière de police scientifique. Il fit donc au plus vite, remballa son matériel et salua les officiers.

Ethan Prigent était en train de monter dans son véhicule lorsque sonna son portable.

« Maman » L'inquiétude l'envahit.

– Qu'est-ce qui se passe ? Un problème ?

– Non, mon fils, ça va, enfin couci-couça, tu sais comment il est... Il a beau être fatigué, il ne tient pas en place, il faut tout le temps qu'il s'occupe, il n'arrive pas à rester tranquille. Il est en train de charrier des sacs de ciment et des parpaings.

Le policier sourit. Ses parents vivaient en France. Parisiens à la retraite, après de longues années à l'étranger, ils s'étaient retirés dans le manoir familial du paternel, à Loctudy, dans le sud du Finistère, un magnifique endroit jouissant d'une vue fabuleuse sur l'océan. Le problème était qu'il y avait toujours quelque chose à faire, entre la réhabilitation de certaines parties vétustes, comme une dépendance qui menaçait de s'écrouler et l'entretien du parc, ils étaient sacrément occupés. Le père, un roc, qu'ils croyaient être d'une santé robuste, avait été victime d'un infarctus l'année précédente. Sacré coup de semonce. Après quelques semaines en maison de repos, il était revenu chez eux avec pour consigne d'éviter les efforts violents. Il s'y était soumis pendant quelques jours, mais ça n'avait pas duré. Aujourd'hui, cet ancien cadre dirigeant d'une grande entreprise française avait troqué le stylo Montblanc et l'atmosphère des bureaux climatisés, contre les embruns et la pratique de la truelle, du marteau ou de la tronçonneuse. Et pas question pour lui de reconnaître le moindre handicap.

– Je n’aurais jamais pensé qu’il puisse devenir bricoleur. Lui qui ne plantait même pas un clou et te laissait tout faire... C’est tout de même mieux que s’il était collé à un fauteuil devant la télé, non ?

– C’est vrai, admit sa mère, n’empêche qu’il ne faut pas qu’il en fasse trop.

L’accident cardiaque avait été une terrible surprise. Une chance, il s’était produit dans un Castorama, au milieu d’une zone commerciale. Un pompier qui achetait des outils avait sauvé son père. La machine était repartie grâce à un défibrillateur et dix minutes de massage. Témoin de tout ça, sa mère en gardait presque autant de séquelles que le malade. Couple fusionnel, elle n’imaginait pas la vie sans son mari.

– Je l’appellerai ce soir, lança Prigent, j’espère qu’il m’écouterà.

– Tu sais comment il est, mais tu pourras peut-être le raisonner. Il n’est pas obligé de faire tout tout seul, on a suffisamment d’argent pour prendre une entreprise, mais il n’écoute rien.

Ethan raccrocha après avoir indiqué qu’il arrivait à son bureau.

De retour à l’ambassade, le policier fila chez son chef. L’Attaché de sécurité intérieure (ASI) était dans son bureau, occupé à préparer une visite gouvernementale prévue dans les jours à venir. La ministre de l’Écologie avait décidé de promener ses valises à Brazzaville pour venir y planter des arbres... Le commissaire devait se charger d’organiser sa venue avec les services congolais.

L’Attaché était un commissaire divisionnaire. Après une longue carrière passée à la police judiciaire, lassé des cadavres et des horaires de dingue, Jean-Pierre Maillet voulait enfin profiter de la vie en emmenant sa femme en Afrique. Le pays choisi n’était certes pas la meilleure des destinations touristiques ; un bon salaire et du temps libre lui permettaient de relativiser. Professionnellement, s’il s’ennuyait, il avait la possibilité de

compenser par d'autres distractions : le golf et la musique. Il venait de se mettre au saxophone.

Maillet leva la tête vers son subordonné. À la question « t'étais où ? » Prigent répondit en lui indiquant les raisons de son absence matinale.

Il n'en fallut pas plus pour que l'ancien limier dresse l'oreille, abandonne son occupation et se cale dans son siège. Sourcils broussailleux plissés, il envoya un coup de menton interrogatif vers Ethan et lui désigna un fauteuil.

– La Sécurité présidentielle et le renseignement ? Ça veut dire que l'affaire inquiète au sommet de l'État. Ce n'est peut-être pas du banditisme. Ce n'est pas la première fois qu'un haut gradé est assassiné chez lui, indiqua le commissaire.

Il continua.

– Le balafré que tu as vu est sans doute le lieutenant-colonel Rick Samba, du CID, il a une réputation de tueur, si la sécurité intérieure est sur le coup et qu'il a le dossier, c'est qu'on considère qu'il y a urgence à régler le problème. Ce type est un rouleau compresseur, il va tout écraser sur son passage jusqu'à ce qu'il trouve les coupables.

Ce fut à Prigent d'être surpris. Le commissaire était déjà au courant.

– J'ai appris ça par les collègues des services*, durant une réunion avec l'ambassadeur, ce n'était pas à proprement parler un secret, mais on m'a demandé de ne pas le divulguer, c'est pour ça que je ne t'en ai pas parlé. Maintenant que tu es dans le circuit, il n'y a aucune raison de te cacher ce qu'on sait. Ces meurtres inquiètent les autorités, ils ont peur que ça vienne de l'intérieur du pouvoir... Ils vont tout de même mettre en place une chasse aux Kulunas, puisque tout désigne les Bébés noirs. Ces bandes de voyous ciblent d'anciens caciques de l'armée, certainement parce qu'ils se doutent que c'est un endroit où ils ont de bonnes chances de trouver de l'argent et que ces gens ne bénéficient plus des protections qu'ils avaient lorsqu'ils étaient aux affaires. Il n'empêche qu'ils n'ont pas froid aux yeux.

Le jeune policier ne paraissait pas aussi convaincu que son chef.

– Ils pourraient s’attaquer aux expatriés, ça produirait moins d’émoi. Le commissaire divisionnaire lui renvoya un sourire.

– En dehors de quelques familles qui sont installées ici depuis des décennies, les Blancs, puisque c’est surtout d’eux que tu parles, ne restent là que quelques mois ou quelques années. Ils n’ont que peu de cash et pas grand-chose de valeur à la maison. Rien de comparable avec des gens qui ont amassé une fortune grâce à la corruption.

Prigent ne pouvait qu’en convenir.

– L’ambassade veut avoir l’assurance qu’il n’y a rien de politique et d’organisé. Puisque tu as le contact avec la PJ et que tu es intervenu ce matin, tâche de continuer de suivre l’enquête et de t’accrocher aux basques du chef de la PJ.

DU MÊME AUTEUR

ÉDITIONS LA MANUFACTURE DE LIVRES
Captagonia, prix du roman d'espionnage 2024.

ÉDITIONS POINTS

Tuez-les tous... mais pas ici

Larmes de fond

La Consule assassinée

L'Or vert du Sangha

ÉDITIONS FAYARD

Mortels trafics, prix du Quai des Orfèvres 2017

Éditions Le Livre de Poche 2022

Overdose

Mortels Trafics

ÉDITIONS DU PALÉMON

Série « *Les Trois brestoises* »

1. Haines

2. La Cage de l'albatros

3. L'assassin qui aimait Paul Bloas

4. Avec le chat pour témoin

5. L'île abandonnée

6. Vie et mort d'une légende bigoudène

7. Le Pont du Diable, prix Noir Vézère 2024

8. Du sang sur le quai

(également en grands caractères chez le même éditeur)

9. Mortels dé clics

10. De si jolies petites plages

11. L'enquête inachevée

12. La Prisonnière du Créac'h

13. L'anguille

14. Il faut sauver Paul McCartney
15. Morts suspectes à Belle-Île
16. Une gentille gamine
17. Le Trophée

Avec Eric Halphen

Série «Les Remparts de la justice» A

1. Les Disparus de Dinard
 2. Le Mort de Solidor
- Avec Hervé Hughen :
Le Tueur de la RN 165
Avec François Lange :
Les Griffes du passé.

Collection «Mémoires»

Pourquoi la Bretagne ? Parce que Kaboul !
Un flic français en Afghanistan

Hors collection

Une terre pas si sainte
À l'ombre des patriarches
prix Guy-Vanhor du meilleur roman 2017
Avec L. Gordon, La Prophétie de Langley
prix Michel-Lebrun 2017

Avec Yves Saint-Martin

À l'assaut du Conquet (*série «Les Trois brestoises»*)

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

CORINNE BERNARD
CORRECTION

FABRICE AMIC
RELECTURE

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITÉ
IMPRESSION

ALICE MARTIN
SUIVI COMMERCIAL ET PROMOTIONNEL

AGENCE TRAMES
RELATIONS PRESSE ET CESSIONS DE DROITS

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2026

